



L'ESPRIT  
DES  
JOURNAUX.

---

*COURS d'Etude pour l'instruction du Prince de Parme aujourd'hui S. A. R. l'Infant D. Ferdinand, Duc de Parme, Plaisance, Guastalle, &c. &c. &c. par M. l'Abbé DE CONDILLAC, de l'Académie Françoisè & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon, ancien Précepteur de S. A. R. 16 Vol. in-8vo. A Paris, chez Monory, Libraire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé; aux Deux-Ponts, à l'Imprimerie Ducale; à Bouillon, à la Société Typographique; à Amsterdam, chez E. Van Harrevelt, 1776.*

P R E M I E R E X T R A I T.

T O M. I, II, III, IV.

**E**N réfléchissant sur les diverses méthodes d'instruire les enfans, M. l'Abbé de Condillac a reconnu que la plus simple & la meilleure

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étoit celle à laquelle nous sommes redevables de la création des Arts & des Sciences, c'est-à-dire, qu'on devoit les conduire, sans cesse, par la voie de l'observation, du connu à l'inconnu : il a jugé en même tems, que, pour employer cette méthode dans l'éducation, il falloit d'abord donner à l'éleve une juste idée des facultés de son ame, lui faire sentir le besoin de s'en servir, & que si l'on réussissoit à l'un & à l'autre ; tout deviendroit facile, puisqu'au lieu d'imaginer autant de principes, de regles & de méthodes qu'on en distingue dans les Arts & dans les Sciences, on n'auroit plus qu'à observer avec lui.

L'exécution de ce projet n'est pas aussi difficile qu'elle le paroît au premier coup-d'œil : en effet, comme le remarque l'Auteur, si les facultés de l'entendement sont les mêmes dans un enfant que dans un homme fait, pourquoi seroit-il incapable de les observer ? Il est vrai qu'il les a exercées sur moins d'objets ; mais enfin, il les a exercées, & souvent avec succès. Pourquoi donc ne pourroit-on pas le faire réfléchir sur ce qui s'est passé en lui, lorsqu'il a formé des jugemens & des raisonnemens ; lorsqu'il a eu des desirs ; lorsqu'il a contracté des habitudes ? Pourquoi ne pourroit-on pas lui faire remarquer les occasions où il a bien conduit ses facultés, celles où il les a mal-conduites, & lui apprendre, par sa propre expérience, à les conduire toujours mieux ? Après ces premières observations, il exercera ses facultés avec plus de connoissance : dès-lors, il

fera plus curieux de les exercer ; & en les exerçant davantage , il se fera insensiblement une habitude de cet exercice.

Or , dès qu'un enfant connoitra l'usage des facultés de son esprit , il n'aura plus qu'à être bien conduit pour saisir le fil des connoissances humaines , pour les suivre dans leurs progrès , depuis les premières jusqu'aux dernières , & pour apprendre en peu d'années ce que les hommes n'ont appris qu'en plusieurs siècles. Il suffira de lui faire faire des observations , lorsqu'il sera à portée d'en faire ; & lorsqu'il ne pourra pas observer par lui-même , il suffira de lui donner l'histoire des observations qui ont été faites.

Cette méthode , ajoute M. de Condillac , a plusieurs avantages. Elle débarrasse nos études d'un grand nombre de superfluités qui nous arrêtent sans nous instruire. Elle proscrie ces sciences vaines qui ne s'occupent que de mots ou de notions vagues , & qu'on appelle *Sciences premières* ou *Elémentaires* , comme s'il falloit perdre du tems à ne rien apprendre , pour se préparer à étudier un jour avec fruit. Elle écarte les dégoûts qu'un enfant ne peut manquer d'éprouver , lorsqu'en rencontrant , dès les commencemens , des obstacles qu'il ne peut vaincre , & condamné à charger sa mémoire de mots qu'il n'entend pas , il est puni pour n'avoir pas retenu ce qu'il n'a pas compris , ou pour n'avoir pas appris ce qu'il n'a pas senti la nécessité d'apprendre. Elle l'éclaire au contraire , & promptement , parce que , dès

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la première leçon, elle le conduit de ce qu'il fait, à ce qu'il ne savoit pas. Elle excite sa curiosité, parce qu'il juge, aux connoissances qu'il acquiert, de la facilité d'en acquérir d'autres; & que son amour-propre, flatté de ses premiers progrès, lui inspire le desir d'en faire encore. Elle l'instruit presque sans efforts de sa part, parce qu'au lieu d'étaler des principes, elle réduit les sciences à l'histoire des observations, des expériences & des découvertes. Enfin, comme elle ne varie jamais, & qu'elle est la même dans chaque étude, elle lui devient tous les jours plus familière: plus il s'instruit, plus il a de facilité à s'instruire; & si le tems de son éducation a été trop court, il peut, sans secours & par lui-même, acquérir les connoissances qu'on ne lui a pas données.

D'après ces considérations, pleines de justice, notre Auteur commença par expliquer à son auguste élève la nature des idées, les opérations de l'ame, les habitudes, la distinction de l'ame & du corps, & les attributs du Souverain Etre. Ensuite il lui fit lire successivement tous les morceaux de l'*Origine des loix* de M. Goguet, qui étoient à sa portée, & auxquels il joignit les éclaircissémens convenables; le *Lutrin*, Moliere, Corneille, Racine, l'*Art poétique* de Despréaux, le *Catéchisme* de l'Abbé Fleury, la *Bible* de Royaumont, la *Grammaire* que M. de Condillac avoit composée pour le Prince, quelques Lettres de Mde. de Sévigné, l'*Art d'écrire* (Ouvrage de notre Auteur), les *Tropes* de M. du Marçais, l'*Art*

*de raisonner* ( autre Traité de M. l'Abbé de Condillac ), le Chapitre de l'Ouvrage de Mde. la Marquise du Châtelet, sur Newton, où elle expose les phénomènes du monde, & celui où elle en donne l'explication; la Préface de Cores, celle de M. de Voltaire, & la belle Epître de ce Poète célèbre sur le Philosophe Anglois; un Extrait du flux & du reflux d'après Mde. du Châtelet, le Traité de la Sphere de M. de Maupertuis, son *voyage au Nord*, tout ce qu'il a écrit sur le système du monde, & la seconde Partie du Newton de M. de Voltaire. L'Auteur assure que ces différentes lectures se trouverent à la portée du Prince de Parme. Voila où il en étoit après deux ans d'étude.

Ce fut alors que son Précepteur lui donna les élémens de la Langue Latine, selon la méthode de M. du Marfais. Ensuite le jeune élève lut la *Henriade*, l'*Essai sur la Poésie épique* de M. de Voltaire, l'*Art poétique*, quelques satyres & quelques Odes d'Horace. » Jusqu'à cette » époque, dit M. l'Abbé de Condillac, nous » avions toujours fait ces sortes de lectures en- » semble, & je n'avois pas laissé au Prince la fa- » tigue & l'ennui de chercher dans un Diction- » naire la signification des mots. Alors je le char- » geai de se préparer seul à traduire quelques vers » de Virgile. Il commença par l'*Enéide*, qu'il » trouva facile, & dont il traduisit les six pre- » miers chants; puis il expliqua les *Bucoliques* » & les *Georgiques*; & quand il eut achevé, » nous reprîmes Horace, que nous lûmes plu-

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

29 sieurs fois tout entier. Il lisoit alors avec M.  
 29 de Keralio les *Métamorphoses* d'Ovide.... Jus-  
 29 qu'à la fin de l'éducation, nous avons donné,  
 29 chaque jour, quelques momens à l'étude de  
 29 la Langue latine. Quant à la lecture des  
 29 Poëtes François, nous l'interrompîmes, lors-  
 29 que le Prince eut beaucoup lu plusieurs  
 29 tragédies de Corneille, tout Racine, tout  
 29 Moliere, tout Regnard, & toutes les pie-  
 29 ces de théâtre de M. de Voltaire. Vers la  
 29 fin de la troisième année, je fis étudier au  
 29 Prince l'ouvrage que j'ai intitulé *l'Art de*  
 29 *penfer*. Après cette étude, nous passâmes à  
 29 celle de l'histoire, & nous en fîmes notre  
 29 principal objet pendant 6 ans. A mesure que  
 29 l'Auguste élève avançoit dans ces dernières  
 29 connoissances, il lut quelques morceaux de  
 29 Tite-Live, les principales Lettres de Cicé-  
 29 ron à Atticus, les petits Historiens latins,  
 29 les *Commentaires de César*, la *Vie d'Agri-  
 29 colas*, & les *Mœurs des Germains*. Il fit la plupart  
 29 de ces lectures avec M. de Keralio, qui lui  
 29 enseigna aussi les mathématiques, l'hydro-  
 29 statique, l'hydraulique, l'astronomie, la géo-  
 29 graphie, l'architecture militaire, & la for-  
 29 tification. Sur la fin de l'éducation, les PP.  
 29 le Seur & Jacquier furent appellés à Parme  
 29 pour faire un cours de Physique expérimenta-  
 29 tale sous les yeux du Prince, qui voulut  
 29 repasser avec ces Savans tout ce qu'il avoit  
 29 acquis de connoissances en mathématiques.  
 29 Il s'engagea même jusques dans le calcul  
 29 différentiel."

Tel est le tableau extrêmement raccourci des instructions qui n'ont pas peu contribué à rendre D. Ferdinand l'un des Princes de l'Europe les plus dignes de commander : il faut en avoir les développemens & les motifs dans le discours préliminaire placé à la tête de ce recueil, & qui présente avec un ordre, une netteté admirables, disent les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique*, & ceux de la *Gazette Universelle de Littérature*, l'un des meilleurs, & peut-être même le meilleur des systèmes d'éducation intellectuelle qui ait paru jusqu'ici.

Le premier volume renferme un nouveau traité de Grammaire précédé d'un Discours dans lequel l'Auteur présente une suite de leçons préliminaires propres à guider les Instituteurs dès les premiers pas de la carrière où ils vont s'engager.

M. l'Abbé de Condillac a divisé sa Grammaire en deux parties. Dans la première, intitulée de *l'Analyse du Discours*, il cherche les signes que les Langues nous fournissent pour analyser la pensée. C'est une Grammaire générale qui nous découvre les élémens du langage & les règles communes à toutes les Langues. En effet, l'Auteur y démontre, (Chapitre 1er.,) qu'avec le langage d'action, chaque pensée s'exprime tout-à-la-fois; que ce langage des idées simultanées est seul naturel; que les idées simultanées dans celui qui parle, deviennent successives dans ceux qui l'écoutent; que les idées successives dans ces der-

niers, font encore chacune des pensées composées; que l'Art peut faire du langage d'action une méthode analytique; que les mots de la Langue primitive ( Chapitre II. ) n'ont pas dû exprimer la nature des choses; qu'en formant les Langues nous n'avons fait qu'obéir à notre manière de voir & de sentir; que les Langues proportionnées à nos idées, forment un système calqué sur celui de nos connoissances.

Dans le IIIe. Chapitre, après avoir montré comment l'œil analyse & nous fait remarquer dans une sensation confuse plusieurs sensations distinctes, M. de Condillac prouve que l'analyse des idées s'exécute de la même manière. Le jugement, ( Chapitre IV ) peut être considéré comme une perception ou comme une affirmation. Avec le secours des signes artificiels, les jugemens qui n'étoient que des perceptions, deviennent des affirmations. L'homme qui a des sensations, a la faculté de percevoir des rapports.

Les dix autres Chapitres concernent la méthode avec laquelle on doit employer les signes artificiels pour se faire des idées distinctes de toute espèce; les Langues considérées comme autant de méthodes analytiques; la manière dont le langage d'action, ainsi que les Langues, dans leurs commencemens & dans leurs progrès, analysent la pensée; la décomposition du discours en propositions principales, subordonnées, incidentes, en phrases, & en périodes; l'analyse de la proposition,

de ses termes & du verbe ; enfin , quelques expressions qu'on a placées au rang des élémens du Discours , & qui , simples en apparence , font , dans le vrai , des expressions composées équivalentes à plusieurs élémens. Présentons d'abord quelques-unes des considérations générales de l'Auteur sur la formation des Langues & sur leurs progrès.

En parlant le langage d'action , dit-il , on s'étoit fait une habitude de représenter les choses par des images sensibles : on aura donc essayé de tracer de pareilles images avec des mots. Or , il a été aussi aisé que naturel d'imiter tous les objets qui font quelque bruit. On trouva , sans doute , plus de difficulté à peindre les autres : cependant il falloit les peindre , & l'on avoit plusieurs moyens. Premièrement , l'analogie qu'a l'organe de l'ouïe avec les autres sens , fournissoit quelques couleurs grossières & imparfaites qu'on aura employées. En second lieu , on trouvoit encore des couleurs dans la douceur & dans la dureté des syllabes , dans la rapidité & dans la lenteur de la prononciation , & dans les différentes inflexions dont la voix est susceptible. Enfin , si l'analogie , qui déterminoit le choix des signes , a pu faire du langage d'action un langage artificiel propre à représenter des idées de toute espèce , pourquoi n'auroit-elle pas été capable de donner le même avantage au langage des sons articulés ?

En effet , on conçoit qu'à mesure qu'on eut une plus grande quantité de mots , on trouva

moins d'obstacles à nommer de nouveaux objets. Vouloit-on indiquer une chose dans laquelle on remarquoit plusieurs qualités sensibles; on réunissoit plusieurs mots qui exprimoient chacun quelque'une de ces qualités. Ainsi les premiers mots devenoient des élémens avec lesquels on en composoit de nouveaux; & il suffisoit de les combiner différemment, pour nommer une multitude de choses différentes. Les enfans nous prouvent, tous les jours, combien la chose étoit aisée, puisque nous les voyons faire des mots, souvent très-expressifs.

Quelques Philosophes, comme l'on fait; ont pensé que les noms de la Langue primitive exprimoient la nature même des choses. Ils raisonnoient, sans doute, d'après des principes semblables à ceux de M. l'Abbé de Condillac, & ils se trompoient. La cause de leur méprise, ainsi que le remarque judicieusement notre Auteur, vient de ce qu'ayant vu que les premiers noms étoient représentatifs, ils ont supposé qu'ils représentoient les choses telles qu'elles sont. C'étoit donner gratuitement de grandes connoissances à des hommes qui commençoient à peine à prononcer des mots. Il faut donc observer que lorsque M. de Condillac dit qu'ils représentoient les choses avec des sons articulés, il entend qu'ils les représentoient d'après des apparences, des opinions, des préjugés, des erreurs; mais ces apparences, ces opinions, ces préjugés, ces erreurs étoient communes à tous ceux qui travail-

loient à la même Langue, & c'est pourquoi ils s'entendoient. Un Philosophe qui auroit été capable de s'exprimer d'après la nature des choses, leur eût parlé sans pouvoir se faire entendre. On pourroit ajouter que nous ne l'entendrions pas nous-mêmes.

La méthode avec laquelle, suivant l'Auteur, on doit employer les signes artificiels pour se faire des idées distinctes de toute espèce, est d'une utilité si générale, que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de la rapporter ici. M. l'Abbé de Condillac remarque d'abord, que si nous ne connoissons les choses qu'autant que nous les analysons, c'est une conséquence que nous ne les connoissons qu'autant que nous nous représentons successivement les qualités qui leur appartiennent. Or, c'est ce qu'il nous est impossible d'exécuter qu'au moyen de signes choisis & employés avec art. Il ne suffiroit pas, dit-il, de faire passer ces qualités l'une après l'autre devant l'esprit. Si elles y passaient sans ordre, nous ne saurions où les retrouver; il ne nous resteroit que des idées confuses; &, par conséquent, nous ne retirerions presque aucun fruit des décompositions que nous aurions faites. L'analyse est donc assujettie à un ordre.

Pour découvrir cet ordre, il suffit de considérer que l'objet de l'analyse est de distinguer les idées, de les rendre faciles à retrouver, & de nous mettre en état de les comparer sous toutes sortes de rapports. Or, si elle en trace la suite dans la plus grande liai-

#### 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

son, si en les faisant naître les unes des autres, elle en montre le développement successif, si elle donne à chacune une place qui lui convienne; alors chaque idée sera distincte, & se retrouvera facilement. Il suffira même de s'en rappeler une, pour se ressouvenir successivement de toutes les autres, & il sera aisé d'en observer les rapports. Nous pourrons les parcourir sans obstacle, & nous arrêter, à notre choix, sur toutes celles que nous voudrons comparer.

Il ne s'agit donc pas, pour analyser, de se faire un ordre arbitraire. Il y en a un qui est donné par la manière dont nous concevons. La nature l'indique elle-même; & si on veut le découvrir, il ne faut qu'observer ce qu'elle nous fait faire. Les objets commencent d'eux-mêmes à se décomposer, puis qu'ils se montrent à nous avec des qualités différentes, suivant la différence des organes exposés à leur action. Un corps, à la fois solide, coloré, sonore, odoriférant & savoureux, n'est pas tout cela à chacun de nos sens; & ce sont là autant de qualités qui viennent successivement à notre connoissance par autant d'organes différens.

Le toucher nous fait considérer la solidité, comme séparée des autres qualités qui se réunissent dans le même corps: la vue nous fait considérer la couleur de la même manière. En un mot, chaque sens décompose; & c'est nous, dans le vrai, qui formons des idées composées, en réunissant dans chaque objet, des qua-

lités que nos sens tendent à séparer. Or, l'on fait qu'une idée abstraite est une idée que nous nous formons en considérant une qualité séparément des autres qualités auxquelles elle est unie. Il suffit donc d'avoir des sens pour avoir des idées abstraites. Mais tant que nous n'avons des idées abstraites que par cette voie, elles viennent à nous sans ordre; elles disparaissent quand les objets cessent d'agir sur nos sens : ce ne sont que des connoissances momentanées, & notre vue est encore bien confuse & bien trouble. Cependant, c'est la nature qui commence à nous faire démêler quelque chose dans les impressions que les organes transmettent jusqu'à l'ame. Si elle ne commençoit pas, nous ne pourrions pas commencer nous-mêmes; quand elle a commencé, elle s'arrête : contente de nous avoir mis sur la voie, elle nous laisse, & c'est à nous d'avancer.

Jusques-là, c'est donc sans aucun art de notre part que se font toutes les décompositions. Or, comment pourrions-nous faire avec art d'autres décompositions pour acquérir de vraies connoissances? C'est encore en observant l'ordre que la nature nous prescrit elle-même. Mais cet ordre est celui dans lequel nos idées naissent les unes des autres, en raison de notre manière de sentir & de concevoir. C'est donc dans l'ordre le plus conforme à la génération des idées que nous devons analyser les objets.

Dans la deuxième partie de cette grammaire;

on observe les élémens que la première a donnés, & l'on découvre les règles que notre Langue nous prescrit pour porter dans l'analyse de nos pensées la plus grande clarté & la plus grande précision. L'Auteur y traite conséquemment des noms, des nombres, des genres, du verbe, &c. Sans nous arrêter à de pareils détails, nous ajouterons à la courte notice de cette deuxième partie, que M. l'Abbé de Condillac en a écarté les inutilités & même les fausses notions de plus d'un genre qu'on trouve dans presque toutes les grammairies qui ont paru jusqu'ici.

Le deuxième volume renferme un traité de *l'Art d'écrire*, divisé en IV livres : le premier, qui est destiné aux constructions, a particulièrement pour objet l'ordre des idées dans l'esprit, quand on porte des jugemens ; la manière dont tous les mots, dans une proposition sont subordonnés à un seul, les propositions simples & les propositions composées de plusieurs sujets ou de plusieurs attributs ; les propositions composées par la multitude des rapports, ou par différentes modifications ; l'arrangement des propositions principales ; la construction des propositions subordonnées avec la principale ; celle des propositions incidentes ; l'arrangement des modifications exprimées par des propositions subordonnées, par des propositions incidentes, ou par tout autre tour ; les constructions elliptiques, les amphibologies, enfin quelques expressions qui rendent les constructions louches ou du moins embarrassées. Dans le deuxième livre, intitulé : *Des différentes espèces*

*de tours*, l'Auteur s'occupe des accessoires propres à développer une pensée; des périphrases, des comparaisons, des oppositions & des antitheses, des tropes, de la maniere de préparer & de soutenir les figures; des tours propres aux maximes & aux principes; des tours ingénieux, précieux, convenables aux sentimens; des formes que prend le discours pour peindre les choses telles qu'elles s'offrent à l'imagination, & des inversions qui contribuent à la beauté des images. Le troisieme concerne le tissu du discours: on y trouve des remarques très-judicieuses sur la maniere dont les phrases doivent être construites les unes pour les autres, sur les inconveniens qu'il faut éviter pour bien former le tissu du discours, sur la coupe des phrases & leur longueur. Dans le quatrieme livre M. de Condillac traite du caractère du style, suivant les différens genres d'ouvrages, & spécialement de la méthode, du genre didactique, de la narration, de l'éloquence, du style Poétique, de ce qui détermine le caractère propre à chaque genre de style, enfin de l'harmonie de ce dernier. Sans suivre l'Auteur dans les détails de ces diverses matieres, nous nous arrêterons à quelques-uns de ses préceptes & de ses observations. Voyons avec l'Auteur, ce qui constitue en général la vraie beauté du style.

Cette beauté, dit-il, résulte de deux choses, de la netteté & du caractère. La premiere demande qu'on choisisse toujours les termes qui rendent exactement les idées, qu'on dégage

le discours de toute superfluité ; que le rapport des mots ne soit jamais équivoque , & que toutes les phrases construites les unes pour les autres , marquent sensiblement la liaison & la gradation des pensées. On fait que le caractère d'un homme dépend des différentes qualités qui le modifient : c'est par-là qu'il est triste ou gai , vif ou lent , doux ou colere , &c. Or , les différens sujets , que traite un écrivain , sont également susceptibles de différens caractères , parce qu'ils peuvent recevoir différentes modifications. Mais ce n'est pas assez de leur donner le caractère qui leur est propre ; il faut encore les modifier suivant les sentimens que nous devons éprouver en écrivant. l'Auteur établit le principe de la *liaison des idées* , par lequel , lorsque nous jugeons , que nous raisonnons , & que nous faisons un système , nous pouvons remarquer que nos idées s'arrangent dans un certain ordre , & qu'il y a une subordination qui les lie les unes aux autres. Or , plus cette liaison est grande , plus elle est sensible , plus aussi nous concevons avec netteté & avec étendue. Détruisons cet ordre , la lumière se dissipe , & nous n'apercevons que quelques foibles lueurs.

Puisque cette liaison nous est si nécessaire pour concevoir nos propres idées , on comprend combien il importe de la conserver dans le discours. Le langage doit donc exprimer sensiblement cet ordre cette subordination , cette liaison. Par conséquent , le principe que nous devons nous faire en écrivant , est de nous

conformer toujours à la plus grande liaison des idées.

Ce même principe donnera au style différens caractères. En effet, si nous réfléchissons sur nous-mêmes, nous remarquerons que nos idées se présentent dans un ordre qui change suivant les sentimens dont nous sommes affectés. Telle, dans une occasion, nous frappe vivement, qui se fait à peine appercevoir dans une autre. De-là naissent autant de manières de concevoir une chose que nous éprouvons successivement d'espece de passions. Il est donc aisé de comprendre que si nous conservons cet ordre dans le discours, nous communiquerons nos sentimens en communiquant nos idées.

M. l'Abbé de Condillac cherche dans les hommes célèbres qui font l'honneur de notre Littérature, des exemples de quelques expressions qui rendent les constructions louches, ou du moins embarrassées. Les Rédacteurs du *Journal Encyclopédique* ont élevés des doutes sur quelques points de la critique faite par M. l'Abbé de Condillac; mais les Rédacteurs de *l'Année Littéraire* ont entrepris avec chaleur l'apologie de plusieurs passages de Boileau attaqué par l'Auteur; & s'il nous est permis de dire notre sentiment à cet égard, nous croyons le Législateur de la Poésie Française pleinement justifié sur plusieurs des remarques critiques de M. de Condillac. Il faut aussi convenir que beaucoup de ces remarques sur différens Ecrivains sont très-justes, & prouvent

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

combien l'art d'écrire est difficile, même pour les esprits les plus cultivés & les plus grands génies.

Le Chapitre de ce Traité où il est question du style Poétique, & de ce qui détermine le caractère propre à chaque genre de style, renferme une multitude d'observations profondes, justes & lumineuses. Un pareil Chapitre est plus fait pour être médité que pour être extrait. L'Auteur examine en quoi la Poésie diffère de la Prose; & cette question, difficile à résoudre, en fait naître plusieurs autres qui ne le sont pas moins.

Il y a trois choses à considérer dans le style : le sujet qu'on traite, la fin qu'on se propose, & l'art avec lequel on s'exprime. Les deux premières peuvent être absolument les mêmes pour le Poète & pour le Profateur; il n'en est pas ainsi de la dernière : elle est commune à l'un & à l'autre; mais elle ne l'est pas dans le même degré : le Poète doit écrire avec plus d'art. Si, par conséquent, la Poésie a, comme la Prose, autant de styles que de sujets, elle a encore un style à elle, lorsqu'elle traite les mêmes sujets que la Prose, & qu'elle a la même fin. Ce qui la caractérise, c'est de se montrer avec plus d'art, & de n'en paroître pas moins naturelle.

Le naturel consiste dans la facilité qu'on a de faire une chose, lorsqu'après s'être étudié pour y réussir, on y réussit enfin sans s'étudier d'avantage : c'est l'art tourné en habitude. Le Poète & le Danseur sont également naturels,

lorsqu'ils sont parvenus l'un & l'autre à ce degré de perfection, qui ne permet plus de remarquer en eux aucun effort pour observer les regles qu'ils se sont faites.

L'Art n'est que la collection des regles dont nous avons besoin pour apprendre à faire une chose. Il faut du tems avant de les connoître, parce qu'on ne les découvre qu'après bien des méprises. Lorsque la découverte en est encore nouvelle, on s'applique à les observer; & les chefs-d'œuvre se multiplient dans chaque genre. Bientôt, parce qu'on ne fait plus faire aussi bien en les observant, on les néglige dans l'espérance de faire mieux, & l'on fait plus mal. On finit comme on a commencé, c'est-à-dire, sans savoir de regles. Ainsi l'art a ses commencemens, ses progrès & sa décadence.

Le mot *beau*, considéré dans la bouche de tous les Peuples & de toutes les générations, n'offre qu'une idée vague; qu'on ne sauroit déterminer; mais de cette diversité de sentimens, on auroit tort de conclure qu'il n'y a point de regles du beau. Puisque les arts ont leurs commencemens & leur décadence, c'est une conséquence que le beau se trouve dans le dernier terme des progrès qu'ils ont faits. Quel est ce dernier terme? Je réponds, dit M. de Condillac, qu'un peuple ne le peut pas connoître, lorsqu'il y est encore; qu'il cesse d'en être le juge, lorsqu'il n'y est plus, & qu'il le sent, lorsqu'il y est. Nous avons un moyen pour en juger nous-mêmes: c'est d'ob-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

server les arts chez un peuple où ils ont eu successivement leur enfance, leurs progrès & leur décadence. La comparaison de ces trois âges donnera l'idée du beau, & formera le goût. Mais il faudroit, en quelque sorte, oubliant ce que nous avons vu, revivre dans chacun de ces âges. Transportés dans celui où les arts étoient à leur enfance, nous admirerions ce qu'on admiroit alors. Peu difficiles, nous n'exigerions que peu d'invention, encore moins de correction. Il suffiroit, pour nous plaire, de quelques traits heureux ou nouveaux; & comme nous n'aurions encore rien vu, ces sortes de traits se multiplieroient facilement pour nous.

Dans le suivant, accoutumés à remarquer dans les ouvrages plus d'invention & de correction, il ne suffiroit plus de ce qui nous auroit plu auparavant. Nous nous confirmerions tous les jours dans la nécessité des règles; & notre plaisir, dont les progrès seroient les mêmes que ceux des arts, auroit, comme eux, son dernier terme.

Le goût commence à tomber aussi-tôt qu'il a fait tous les progrès qu'il peut faire, & sa décadence a pour époque le siècle qui se juge, & qui est en effet le plus éclairé. Alors, parce qu'on raisonne mieux sur le beau, on le sent moins. On cherche des défauts dans les modèles qu'on a admirés; On se flatte de surpasser les modèles, parce qu'on croit pouvoir éviter les défauts. Mais comme on les suit de loin, sans jamais les atteindre, on se dégoûte bien-

tôt de marcher sur leurs traces ; & prenant alors une autre route , dans l'espérance de les devancer , on s'égare tout-à-fait. C'est ainsi que le goût se déprave dans le troisieme âge des arts ; & il se déprave lorsque la carrière , qui s'ouvre , paroît ouvrir un champ plus libre , lorsqu'on plaint ceux qui se sont donnés des entraves , en s'assujettissant à des regles ; enfin , lorsque , se croyant plus éclairé , l'on ne veut plus suivre que ce qu'on appelle son génie. Quelques beaux détails , souvent déplacés , peu d'accord , peu d'ensemble , point de naturel , un ton maniéré , recherché , précieux , voilà ce qu'on remarque alors dans les ouvrages.

De toutes ces remarques , dont une partie s'applique si naturellement à notre siècle , il résulte que le beau se trouve dans des chefs-d'œuvre du second âge. » Voulez - vous donc » savoir , dit l'Auteur , en quoi la Poésie dif- » fere de la prose , & comment elle varie son » style dans chaque espece de Poëme ? Lisez » les grands Ecrivains , qui ont déterminé le » naturel propre à chaque genre : étudiez ces » modeles : sentez , observez , comparez. Mais » n'entreprenez pas de définir les impressions » qui se font sur vous ; craignez même de trop » analyser. Il faut le dire : *rien n'est plus con- » traire au goût que l'esprit philosophique* : c'est » une vérité qui m'échappe. »

L'aveu de cette vérité importante , dont l'ignorance a produit & ne cesse encore de produire une foule d'hérésies littéraires , fait d'autant plus d'honneur à M. l'Abbé de Condillac,

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'il est, sans contredit, un des Ecrivains de ce siècle qui possèdent au plus haut degré l'esprit philosophique : il est vrai qu'en lui, par une prérogative très-peu commune, le goût n'est rien moins qu'incompatible avec cette sorte d'esprit : *l'Art d'écrire* suffiroit pour le prouver.

Après avoir développé à son auguste élève les facultés de l'ame, après lui avoir montré l'origine des Gouvernemens, des Loix, des Arts & des Sciences, les préjugés, les erreurs & les premiers progrès de l'esprit humain, M. l'Abbé de Condillac mit sous les yeux de son élève *l'Art de raisonner*, art important pour tout homme, mais particulièrement pour un Prince; puisqu'un faux raisonnement de sa part peut entraîner sa perte & celle de son peuple.

Ce troisième Volume est divisé en cinq Livres : le premier renferme des considérations générales sur l'évidence de raison, sur celle de sentiment, & sur l'évidence de fait. Dans le deuxième, l'Auteur montre par des exemples tirés des loix du mouvement & de la mécanique, comment l'évidence de fait & l'évidence de raison concourent à la découverte de la vérité. On voit dans le troisième de quelle manière ces deux mêmes sortes d'évidence donnent la démonstration du système de Newton. Le quatrième a pour objet les divers moyens (tels que les conjectures & l'analogie) par lesquels nous tâchons de suppléer à l'évidence. Enfin, dans le cinquième Livre,

M. de Condillac examine par quelle suite de conjectures, d'observations, d'analogie & de raisonnemens, on a découvert le mouvement de la terre, sa figure, son orbite, &c. C'est ainsi qu'à plusieurs égards, il a fait de *l'Art de raisonner* un cours de métaphysique, de Physique & d'Astronomie.

Vous conviendrez, disoit-il à son disciple ; avec la courageuse franchise d'un vrai Philosophe » qu'il seroit bien humiliant pour vous » de n'être jamais à portée d'entendre les personnes instruites, de craindre leur abord ; » de n'admettre à votre Cour que des sots ; » ou des demi-savans, qui sont de tous les sots les plus importuns aux yeux d'un homme sensé. Voulez-vous n'avoir pas peur des gens d'esprit ? Acquérez des lumières ; rendez-vous capable de dispenser ces marques de considération qui ne sont flatteuses, même de la part d'un Prince, que lorsqu'elles sont éclairées. Ayez l'ame assez grande pour respecter la Science & la Vertu, quelque part qu'elles se trouvent réunies ; & rougissez si vous n'avez d'avantages que par votre naissance.

Comme il ne nous est pas possible de suivre l'Auteur dans tous les détails où il entre, & que ce seroit affoiblir ses principes que de les exposer dans un extrait, nous nous contenterons d'en donner ici les résultats. De ce traité lumineux & méthodique, entièrement neuf quant à la forme, & souvent même par rapport au fond, il résulte en général, que

nous devons sur-tout nous méfier de nous-mêmes, si nous voulons toujours prendre les précautions nécessaires pour acquérir de vraies connoissances; que les vérités les mieux prouvées étant souvent contraires à ce que nous croyons voir, nous nous trompons, parce qu'il nous est plus commode de juger d'après un préjugé, que de juger le préjugé même; que nous ne devons donc pas croire sur les apparences, mais apprendre à douter des choses mêmes qui nous ont toujours paru hors de doute.

Le quatrième Volume, a pour objet *l'Art de penser*. On s'en formera une idée en lisant la manière dont l'Auteur l'annonce lui-même.

» Le germe de l'Art de penser, dit-il, est  
 » dans nos sensations; les besoins se font éclore,  
 » le développement en est rapide, & la pen-  
 » sée est formée presque au moment qu'elle com-  
 » mence; car sentir des besoins, c'est sentir  
 » des desirs; on est doué d'attention & de mé-  
 » moire; on compare, on juge, on raisonne.  
 » Vous voyez donc, Mgr., que la pensée se  
 » compose tout-à-coup, de toutes les facultés  
 » dont nous avons fait l'analyse; mais ces fa-  
 » cultés ont dans les commencemens peu d'exer-  
 » cice, & la pensée, faible encore, a besoin  
 » de croître & de se fortifier. Trois choses  
 » sont nécessaires dans un animal aux progrès  
 » de son accroissement & de ses forces: pre-  
 » mierement, il faut qu'il soit organisé pour  
 » croître & pour se fortifier; en second lieu,

» il faut qu'il se nourrisse d'aliments sains ; enfin  
 » qu'il agisse souvent jusqu'à se fatiguer, &  
 » qu'il ne prenne du repos que pour agir encore.  
 » Ainsi la pensée croît & se fortifie, parce  
 » qu'elle se nourrit, & parce qu'elle agit. Elle  
 » a dans l'organe même des sensations, tout  
 » ce qui la rend propre à prendre de l'accrois-  
 » sement & des forces ; il ne lui faut plus que  
 » de la nourriture & de l'action. Les connois-  
 » sances sont l'aliment ; mais au défaut de  
 » connoissances, elle se nourrit d'idées vagues,  
 » d'opinions de préjugés & d'erreurs, & alors  
 » elle se fortifie comme un animal qu'on nour-  
 » riroit d'aliments mal sains & empoisonnés.  
 » Toujours foible, toujours incapable d'action,  
 » uniquement mue par des impressions étran-  
 » gères, elle reste comme enveloppée dans  
 » ses organes, & elle se trouve embarrassée  
 » de ses facultés qu'elle ne sait pas conduire.  
 » Cette ineptie, telle que je la dépeins, ne  
 » peut, à la vérité, avoir lieu que lorsque  
 » nous supposons des hommes tout à fait im-  
 » bécilles. Dans les autres, la pensée a né-  
 » cessairement pris des forces, puisqu'ils ont  
 » acquis des connoissances ; cependant la diffé-  
 » rence n'est que du plus au moins. Si on  
 » n'est pas tout-à-fait imbécille, on peut l'être  
 » à certains égards ; & on l'est toutes les fois  
 » que la pensée se nourrit sans choix de tout  
 » ce qui s'offre à elle, & que passive plutôt  
 » qu'active, elle se ment au hasard. Il faut donc  
 » s'assurer des connoissances qui sont l'aliment  
 » de la pensée ; il faut étudier les facultés dont

» l'action est nécessaire au progrès de ses for-  
 » ces ; & quand nous saurons comment elle  
 » doit se conduire , nous connoîtrons l'art de  
 » penser. Vous en savez , Monseigneur , déjà  
 » quelque chose ; mais il nous reste encore des  
 » observations à faire sur l'origine & la gêné-  
 » ration des idées , sur les facultés de l'enten-  
 » dement & sur la méthode. Ce sera le sujet  
 » de cet ouvrage. »

Il est divisé en deux parties , dont la pre-  
 miere traite de nos idées & de leurs causes.  
 L'ame dans le seul systéme où il est permis  
 à la Philosophie de l'observer , tient tout des  
 sens auxquels elle est unie ; ils sont la source  
 de ses erreurs & de ses connoissances. Parmi  
 les perceptions qu'elle en reçoit , les unes sont  
 legeres & disparaissent sans laisser de traces ;  
 les autres font une impression profonde ; elles  
 ne produisent rien en nous que nous ne soyons  
 capables de démêler ; l'attention les fixe , la  
 réflexion les combine. Tout ce systéme d'opé-  
 rations se développe par la liaison des idées.

» A quoi se réduisent donc toutes nos con-  
 » noissances ? A des idées simples & à des idées  
 » complexes. A des idées simples , c'est-à-dire ,  
 » à des perceptions telles que les sens les don-  
 » nent & prises séparément des objets où elles  
 » se réunissent. A des idées complexes , c'est-  
 » à-dire , à plusieurs perceptions rassemblées ,  
 » pour former un tout , & il y en a de deux  
 » especes. Les unes sont destinées à présenter  
 » les objets sensibles : elles sont l'objet de la  
 » physique , de la chymie , &c. Les autres

» forment ces notions abstraites dont les ma-  
 » thématiques, la morale, & la métaphysi-  
 » que s'occupent; en vain feroit-on des efforts  
 » pour trouver une autre espece d'idées; les  
 » Philosophes qui l'ont tenté, n'ont fait qu'a-  
 » buser des termes."

Dans la seconde partie, on traite des moyens les plus propres à acquérir des connoissances; pour cela, il faut se préserver des erreurs; il faut les connoître, par conséquent, & remonter à leur source; elle est dans l'habitude de nous servir des mots sans en avoir déterminé les idées; cette science est une partie de l'art de parler; & la plupart des Auteurs de logique ont prouvé en la négligeant qu'ils auroient dû s'en occuper.

La méthode que propose M. l'Abbé de Condillac dans ce Traité est simple & sûre, & l'Auteur reconnoît devoir, à cette méthode, la découverte des vérités importantes qu'il a consignées dans son *Essai sur l'Origine des connoissances humaines*.

Dans le Journal prochain, nous ferons connoître les Volumes qui ont pour objet l'Etude de l'Histoire.

(*Journal Encyclopédique; Gazette Universelle de Littérature; Année Littéraire.*)

